

« La souche historique de la Compagnie des Vieux-Grenadiers : deux décennies de grande et de petite histoire de la Milice genevoise, 1798-1818 »

Hors-série numéro 3, Bicentenaire de la Restauration : « Extraits des souvenirs du caporal Massé ou le rôle de la Garde nationale le 30 décembre 1813, vu par l'un de ses grenadiers »

Dans le contexte du bicentenaire de la Restauration genevoise, le présent article a pour but de démontrer quel a été le rôle précis de la Garde nationale lors des événements du 30 décembre 1813 à Genève, en s'appuyant sur le témoignage écrit d'un membre de la compagnie de grenadiers commandée par le capitaine Pierre Favre. Il s'agit du caporal Jean-Elisée Massé, qui terminera sa carrière militaire comme colonel fédéral d'artillerie et auteur de plusieurs opuscules à vocation historique. Les extraits suivants démontrent avec vigueur l'importance réelle mais aussi symbolique de la Garde nationale dans les événements qui ont permis aux Genevois de recouvrer la liberté après quinze années d'occupation.

« Dès qu'on apprit avec certitude, le 23 décembre, l'approche des Alliés, une vive agitation s'était manifestée dans la ville ; les ateliers s'étaient dégarnis, des groupes se formaient dans les rues, les cercles, les cafés se remplissaient, la parole redevenait un peu libre, chacun s'empressait d'en profiter, les uns, pour manifester leurs craintes, les autres pour se livrer leurs espérances. (...)

Ce fut alors que quelques chefs des compagnies d'élite, entre autres messieurs Favre, Richard, Bellot, se décidèrent à se rendre chez le général Jordy, pour lui exposer l'état de la ville, les craintes et les espérances des bons citoyens genevois. Ils lui demandèrent l'autorisation d'organiser tout de suite un service de sûreté intérieur, fait par les compagnies d'élite de la Garde nationale, pour prévenir toute scène fâcheuse, empêcher tout conflit occasionné par des gens mal intentionnés, maintenir l'ordre dans la ville et faire respecter les autorités françaises tant qu'elle seraient encore à Genève.

Le général, appréciant sa position, accepta ces offres. Aussitôt, les chefs de compagnie s'entendirent avec le maire, et celui-ci, le 24 décembre, à onze heures du matin, fit publier qu'en raison des événements extérieurs, et pour assurer la tranquillité intérieure, les compagnies d'élite devaient se rendre immédiatement sur la Treille, qu'un service de garde allait être organisé ; on s'empressa de répondre à cet appel.

Plusieurs postes furent établis, entr'autres (*sic*) à l'Hôtel de Ville où était la mairie, à la Préfecture, à Bel-Air en face de la maison des Trois-Rois, où habitait le général Jordy, à la Douane Impériale, en face de l'arcade du Molard, et à Saint-Gervais, au Château-Royal. Tous ces postes communiquaient par des patrouilles incessantes. Dans la nuit du 24, on craignit un conflit assez grave avec les douaniers, parce que la veille ils avaient saisi une quantité considérable de marchandises et que les intéressés voulaient les reprendre. Des attroupements se formèrent auprès de la Douane, quelques coups de fusil se firent entendre, mais un détachement de grenadiers et de chasseurs, commandé par messieurs Richard et Decerve défendit honorablement la maison de la Douane et empêcha qu'on y portât atteinte.

Le lendemain, jour de Noël, toutes les marchandises saisies furent chargées sur des voitures et transportées à Carouge, sous l'escorte d'un fort détachement de Gardes nationaux.

Les 26, 27 et 28 décembre, se passèrent dans l'expectative. Le général Jordy et monsieur Maurice, le maire, continuaient à prendre les mesures en leur pouvoir soit pour des approvisionnements, soit pour le maintien de l'ordre public. On défendit les attroupements, on ordonna la fermeture des portes de la ville, on publia que si la générale était battue, les

compagnies de la Garde nationale se rendraient à leurs places d'armes et qu'il était défendu à tout bourgeois de parcourir les rues sous aucun prétexte. (...)

Au milieu de toutes ces alarmes, le 29 décembre quelques citoyens influents et quelques chefs de la Garde nationale, se rendirent encore auprès du général français pour conférer sur l'état des choses. Ils lui exposèrent franchement la situation ; ils lui représentèrent que vu ses faibles ressources, il ne pouvait résister au corps autrichien qui approchait ; ils le prièrent de ne pas faire subir à la ville les horreurs et les fâcheuses conséquences d'une canonnade et d'une prise d'assaut ; enfin ils le prévinrent qu'il ne devait pas se faire illusion, que la Garde nationale était très disposée à maintenir l'ordre et la sécurité publique, mais qu'il ne devait nullement compter sur elle pour appuyer ses troupes, qu'il était de son intérêt de se retirer pendant qu'il en était encore temps et de sauver sa petite garnison pour qu'elle ne fût pas prisonnière de guerre. (...)

La nuit du 29 au 30 décembre fut assez tranquille, mais l'agitation chez les Genevois était grande. Des patrouilles de la Garde nationale se succédaient dans tous les quartiers de la ville. Les soldats armés de la garnison, étaient presque tous sur les remparts du côté de Cornavin, des mèches allumées étaient auprès de deux ou trois canons placés sur la batterie royale et les environs, des tambours étaient réunis à l'Hôtel de Ville prêts à battre la générale, dès que l'ordre en serait donné. En attendant chacun allait, venait, on était aux écoutes soit sur la Treille, pour savoir si les secours annoncés arrivaient de Chambéry, soit au bout de Saint-Antoine pour regarder les feux de bivouacs des Autrichiens, près de Sécheron, et pour entendre le bruit de leurs voitures et de leur cavalerie arrivant sur la route de Suisse. (...)

A sept heures du matin, la générale est battue dans la ville. Les compagnies d'élite de la Garde nationale reçoivent l'ordre de relever les postes français et d'occuper les portes de la ville.

La compagnie de grenadiers Favre, qui, depuis la veille, était de garde à l'Hôtel de Ville, quitte ce poste pour aller relever le détachement du 23^{ème} de ligne à la Porte-Neuve et à son avancée.

Les chasseurs occupent l'Hôtel de Ville et l'Arsenal.

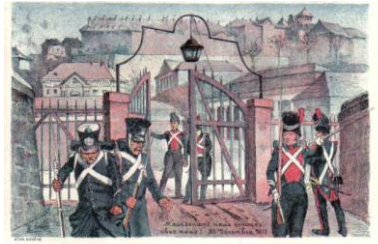
La compagnie de grenadiers Cayla, commandée par son lieutenant Richard, et conduite par le général Jordy lui-même, relève à la porte de Cornavin et à son avancée le détachement du 8^{ème} léger, qui gardait la porte et les remparts des alentours.

Des piquets organisés à la hâte, dans les compagnies du centre de la Garde nationale, occupent la porte de Rive et quelques-uns des postes de l'intérieur de la ville.

Tous les postes français étant remplacés, la garnison prête à partir, les détachements des différents corps d'infanterie et de cavalerie sortent à dix heures du matin de leurs casernes, traversent, le sac au dos, plusieurs rues pour sortir par la Porte-Neuve et prendre la route de Chambéry. On voyait ça et là quelques vieux officiers et sous-officiers désespérés de leur retraite. La population qui les regardait partir ne se permit pas le moindre mouvement ; pas un cri, pas une parole ne furent proférées qui pussent être pénibles aux troupes françaises. Arrivée à la Porte-Neuve et au poste de l'Avancée, cette colonne défile devant les grenadiers genevois de garde à ces postes, qui leur rendent les honneurs militaires.

D'après l'ordre qui fut envoyé au sergent Guy, chef du poste de l'Avancée, un caporal et quatre grenadiers durent accompagner la queue de la colonne française jusqu'au vieux pont d'Arve, pour empêcher toute manifestation hostile de la part de gens mal intentionnés. Ce caporal et ces grenadiers, après avoir adressé leurs adieux aux soldats français, rentrèrent à leur poste, refermèrent le râteau de l'Avancée et se trouvèrent *chez eux*. Ce sentiment du *chez soi politique*, nouveau pour la plupart de ces jeunes gens, n'en eut pas moins de charmes et fit

naître dans leur cœur une émotion difficile à décrire. (Ce caporal était Jean-Elisée Massé, et les grenadiers Moré, Hietzler, Cornuau et Gravières. Un instant plus tard sortirent encore deux sergents du 23^{ème}, que le général Jordy avait envoyés comme surveillants au clocher de Saint-Pierre et qui y avaient été oubliés). (...)



Le caporal Massé raccompagnant les deux sergents français oubliés dans le clocher

En attendant, la porte de Cornavin était toujours fermée et les ponts levés. Les officiers autrichiens faisaient éclater leur colère. Ils menaçaient d'ordonner l'assaut si l'on voulait résister. Pour calmer cette irritation et comme signe de reddition, le commandant de la compagnie de grenadiers qui occupait le poste, monsieur Richard, accompagné d'un grenadier, monsieur Faisan-Counis, planta lui-même sur le parapet de la Batterie royale, un grand drapeau blanc qu'il avait improvisé en empruntant dans les environs un drap de lit et le manche d'un grand époussoir.

Monsieur le quartier-maître général autrichien, Monsieur de Saint-Quentin, d'origine française, l'un des plus montés, demanda une conférence au commandant en chef de la Garde nationale, Monsieur le colonel Micheli de Châteauevieux. Il demanda à entrer seul pour voir par lui-même l'état des choses dans l'intérieur de la ville. Il fut satisfait, ayant vu, pour tout militaire, la Garde nationale sous les armes, les boutiques fermées et la ville très tranquille.

Enfin, entre une et deux heures de l'après-midi, les ponts-levis de Cornavin s'abaissèrent, le râteau fut ouvert, les trompettes autrichiennes se firent entendre et un nouveau spectacle s'offrit aux yeux de la population genevoise.

Elle vit défiler dans les rues huit à dix mille hommes environ, de troupes de toutes armes, d'un aspect étrange et inaccoutumé. Chaque homme portait à son schako une branche de verdure. Les spectateurs éprouvaient tour à tour des sentiments d'étonnement, d'épouvante et cependant de reconnaissance, puisqu'on devait les regarder comme des libérateurs. Ces uniformes blancs, ces costumes si nouveaux, ces grandes plumes de coq aux chapeaux, ces figures du Nord, ces musiques avec des instruments de cuivre et d'autres ornés de croissants et de queue de cheval, ces coups de tambour si insolites, cette artillerie d'une forme si inconnue, tout cet attirail militaire, frappait les yeux de la population et l'impressionnait vivement.



L'entrée des Autrichiens par la porte de Cornavin (vue par Elzingre dans le roman historique « 1814 »)

Le lieutenant-général Bubna, commandant en chef de cette petite armée, entra enfin et s'achemina tout droit à l'Hôtel de la Préfecture, que le préfet avait quitté déjà depuis plusieurs jours et où on lui avait préparé un logement et des bureaux. Une garde d'honneur de grenadiers genevois lui fut immédiatement envoyée; il eut l'air satisfait de cette marque d'attention, aussi conserva-t-il cette garde à la porte de son hôtel. (...)

Quelques heures après l'entrée des troupes autrichiennes dans la ville, les mêmes détachements de Garde nationale qui avaient relevé les troupes françaises aux différentes portes furent à leur tour relevés par des détachements autrichiens, fait assez rare, c'était la première fois et peut-être la dernière pour les Genevois.

Quelques postes à l'intérieur, ceux de l'Hôtel de Ville, de Bel-Air, des Prisons, restèrent aux mains de la Garde nationale, dont l'ardeur et le zèle ne se démentirent et ne faiblirent pas un instant dans ces circonstances difficiles et fatigantes. La nuit du 31 décembre fut très tranquille. » (...)

Bernie Perroud alias le petit caporal au galon argent (*sic*)